

« La souricière »

Alexandre Lazaridès

Numéro 53, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (1989). Compte rendu de [« La souricière »]. *Jeu*, (53), 153–153.

«la souricière»

Texte d'Agatha Christie; traduction : Normand Gélinas. Mise en scène : Jacques Rossi; assistance à la mise en scène : Louis Fillion; décor et costumes : Michel-André Thibault; éclairages : Luc Prairie; conception de la bande sonore : Diane Leboeuf; arrangements musicaux : Gaétan Leboeuf; maquillage et coiffure : Yvan Gaudin et Florence Cornet. Avec Louise Laparé (Mollie Ralston), Jean-Guy Viau (Giles Ralston), Normand Gélinas (Christopher Wren), Béatrice Picard ou Janine Sutto (Mme Boyle), Régent Gauvin (Major Metcalf), Monique Richard (Mlle Casewell), Georges Carrère ou Edgar Fruitier (Paravicini) et Larry-Michel Demers (Sergent Trotter). Coproduction de Avanti Plus Inc., Normand Gélinas et Claude Ranger, présentée à l'Élysée du 17 octobre au 15 novembre 1989.



Louise Laparé et Jean-Guy Viau dans *la Souricière*.

tel est pris...

Rien qu'à Londres, sept millions de spectateurs ont su, dit-on, garder secrète l'identité de l'assassin. En soi, c'est déjà un exploit que la sociologie des loisirs devrait étudier. Je ne dérogerai pas ici à cette tradition vieille maintenant d'une trentaine d'années. Tous ces chiffres magiques ont alimenté le bouche-à-oreille autant que la publicité, et sans doute que plusieurs milliers de Montréalais auront voulu compter parmi les élus et se seront laissés prendre à leur tour dans cette souricière. La pièce d'Agatha Christie, comme on pouvait s'y attendre, est conduite de main de maîtresse, même si les données de départ m'ont paru quelque peu tarabiscotées. Mais le comble de la vraisemblance est parfois de

couper le cheveu en quatre, car «il y a plus de choses entre ciel et terre»... que la marraine d'Hercule Poirot n'en a inventé. Il n'en reste pas moins que, ici, le criminel une fois démasqué, on ressent comme du désenchantement, vite oublié avec le reste. Cela explique peut-être la longévité phénoménale et anachronique de cette sorte de spectacle : on tue le temps (un autre meurtre, impuni celui-là) sans en être dérangé. C'est donc l'intrigue qui porte la pièce, mais elle était bien inégalement servie par le jeu des comédiens. Certains d'entre eux faisaient preuve de sobriété, tels Régent Gauvin ou Monique Richard (dont la voix, de plus, est d'un velours magnifique) ou de présence scénique indéniable, comme Béatrice Picard. Mais, en général, les effets d'ensemble étaient tellement appuyés par la posture ou les éclats de voix qu'ils tombaient tantôt dans la caricature, tantôt dans la maladresse, sinon dans les deux à la fois. Ainsi de ces nombreux moments où, brusquement figés par une bande sonore censée exprimer l'angoisse, tous les acteurs se lançaient des regards soupçonneux : le genre l'exigerait, semble-t-il. Un ami plus indulgent me faisait remarquer que l'éclairage était tout de même synchronisé, que le décor était bien construit et ne tremblait pas quand une porte s'ouvrait et se refermait. Je ne sais si tout cela valait le déplacement, car, à ce prix, je crois que j'aurais préféré voir l'adaptation cinématographique. Le théâtre, sur le chapitre du réalisme, peut-il encore faire le poids?

alexandre lazaridès